# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 21 FEVRIER 1888. 61me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 21 FEVRIER 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $2 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.


## VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif—A la Bourse des Encanteurs—Lots de terre et bâtisses dans les Troisième et Quatrième Districts.

Par Hy. Stern & Co., à leur salle d'encan, No 35 rue de Chartres, bottes, souliers et brodequins.

## Une victoire à la Pyrrhus.—Le rôle de la vieillesse à notre époque.

Une fois de plus, le Torysme anglais vient de l'emporter, et sa haine contre l'Irlande, de s'assouvir. L'amendement de M. Parnell a été rejeté. Cela devait être, en dépit de la révolte des consciences contre les atrocités commises dans l'Ile-sœur, au nom de l'odieuse loi dite "Crimes act," en dépit de l'admirable plaidoyer de M. Gladstone. Mais à quel prix, et au milieu de quelles circonstances! On tend l'oreille pour écouter les chants de victoire des amis du gouvernement; rien que le plus lugubre silence. Ils se taisent et ils ont raison." Encore un succès de ce genre, et ils sont à jamais perdus.

Ils se voient envahir, de toutes parts, par la marée montante du libéralisme et de l'autonomie. Au moment même où ils serraient leurs rangs pour mieux accabler leurs adversaires, deux nouvelles terribles leur arrivaient; deux bombes éclatant au milieu d'eux et les mettaient en désordre. Coup sur coup, presqu'à la même heure, le corps électoral ouvrait la porte des Communes à deux "Home rulers." La victoire tant attendue prenait la tournure d'un sauve-qui-peut général, et, au milieu de cette mêlée où les triomphateurs ressemblaient à des fuyards, resplendissait la noble figure de Gladstone, qui, brisé par la maladie, courbé sous le poids de l'âge, s'était fait, en quelque sorte, comme il y a plus d'un siècle, Lord Chatham, porter à la tribune, afin de donner, avant de mourir, un suprême avertissement à son pays.

Sera-t-il plus heureux que son illustre prédécesseur, et les Anglais s'arrêteront-ils à temps, pour prévenir une catastrophe que les hommes les plus sensés croient inévitable? Nous l'ignorons, mais il nous est impossible de n'être pas frappé du spectacle qui nous est donné par ce splendide vieillard et nous devons ajouter—à la gloire de notre siècle—qu'il n'est pas le seul à jouer ce magnifique rôle. Nous en pouvons citer d'autres qui se sont, comme lui, conquis, les plus puissantes titres à l'estime, à la vénération de l'humanité.

Nous vivons à une époque étonnante, où les faits donnent souvent un démenti aux idées les plus universellement admises, aux résultats les plus incontestés de l'observation, et déroutent les plus légitimes prévisions de la sagesse. Jusqu'ici, la jeunesse a été le porte-drapeau du progrès; elle a toujours eu la mission de l'entraînement. On ne s'effrayait pas de l'avenir pour elle, quand on la voyait se jeter, à corps perdu, dans un mouvement populaire. "Patience," disait-on; cette effervescence passera avec l'âge. Laissons s'opérer le travail des années: toutes ces têtes brûlées, tous ces libéraux échevelés.... graine de conservateurs. Arrive la quarantaine—la cinquantaine tout au plus—ces radicaux se transformeront en réactionnaires endurcis.. Qui sait si la génération prochaine ne sera pas forcée d'arrêter leur retraite, de leur barrer le passage—au besoin, de leur passer brutalement sur le corps!

Les choses sont changées du tout au tout. Ce sont les vieillards—ces éternels *laudatores temporis acti*—qui semblent bondir le plus hardiment le dos au passé et guider les jeunes sur la route de l'avenir.

Voyez ce qui s'est passé en France, depuis vingt ans. Dans le domaine de l'art et de la pensée, c'est un poète chargé d'années, un octogénaire, qui donne le ton à la jeunesse et la tire à sa remorque; dans le domaine de la politique, c'est un autre vieillard, de près de quatre-vingts ans, qui déjoue les menées de la réaction et fonde la République. Quel chemin fait, d'un côté, par Victor Hugo, depuis le jour où il avait célébré la légitimité et chanté l'enfant du miracle; de l'autre, par Thiers, depuis la date où, après avoir, par un tour de prestidigitation d'une incroyable audace, substitué à la monarchie de la main droite la monarchie de la main gauche, il s'était montré, comme ministre, plus autoritaire que son roi et maître!

Qui n'a encore dans la mémoire l'admirable discours prononcé, tout récemment, aux Cortès espagnoles, par le patriarche du républicanisme européen—par le vénérable M. Castelar? Combien ses paroles, toutes brûlantes de passion pour un progrès sage et modéré, en même temps que de l'amour le plus pur de l'humanité, font un consolant contraste avec les hypocrites et odieuses protestations de M. de Bismarck, qui prêche la paix, le couteau sur la gorge de sa victime!

Mais rien de tout cela n'est comparable au langage, à la conduite de Gladstone, le "grand old man," consacrant—nouveau Bossuet—les restes d'une ardeur qui s'éteint à l'émancipation d'une race proscrite, depuis des centaines d'années, à sa réconciliation, s'il est encore possible, avec ses oppresseurs séculaires. Quel besoin avait-il de se jeter dans cette galère du "Home Rule," battue par tous les vents que peuvent soulever les haines les plus vivaces, les préjugés les plus invétérés de son pays, au risque d'y voir sombrer la plus étonnante, la plus légitime popularité à laquelle un personnage politique puisse aspirer? N'était-il pas l'objet de toutes les vénérations? Ne jouissait-il pas d'une influence devant laquelle s'inclinaient respectueusement ses adversaires les plus acharnés et qui imposait à la royauté elle-même? N'avait-il pas à son actif un passé d'un demi-siècle de luttes glorieuses et fécondes pour la liberté? En jetant un coup-d'œil en arrière sur sa vie publique, ne pouvait-il pas se dire avec fierté: J'ai, à moi seul, plus fait avancer mon pays qu'aucun de ceux qui m'ont précédé au pouvoir? N'avait-il pas le droit de se reposer sur ses lauriers et de désirer, après une existence aussi bien remplie, entrer dans la paix du tombeau, environné des respects des grands, de l'amour des petits, de l'admiration de tous? Était-il tenu à l'âge où se terminent les carrières, d'en recommencer une nouvelle, où il était menacé de voir sa magnifique renommée s'en aller, par lambeaux, aux ronces du chemin?

En vérité, la vieillesse a, de nos jours, de grands titres à la reconnaissance des jeunes générations. Il faudrait remonter bien loin dans l'histoire pour l'y rencontrer, marchant ainsi, d'un pas alerte, sûr, à l'avant-garde de l'humanité, afin de lui montrer la route à suivre et la lui déblayer.

Pourquoi faut-il qu'il y ait une ombre à ce presque incomparable tableau? Pourquoi à ces quatre vieillards qui se font, à l'Ouest de l'Europe, les porte-drapeaux du progrès, sommes-nous obligés d'opposer trois autres vieillards, qui, à l'Est, se sont donné l'étoile de tous arrêter antour d'eux, de tout vouloir subordonner à leurs ambitions, à leurs caprices, de substituer en tout la force brutale à la libre expansion des idées et des aspirations? Ne dirait-on pas, à les voir agir, qu'ils sont prêts à faire sauter la moitié du vieux Monde, afin d'empêcher l'autre moitié de marcher? Qui l'emportera, de la puissance de l'idée ou de la force matérielle; du progrès ou de la réaction? Pour nous, la réponse est toute faite. Nous avons foi dans le progrès, et nous croyons à l'avenir de l'humanité. Entre Victor Hugo, Thiers, Castelar et Gladstone, d'un côté; Bismarck, Moltke et Guillaume, de l'autre, nous n'hésitons pas un instant. Le passé a beau faire, il lui faut céder le pas à l'avenir, sous peine de se faire écraser par lui.

## LOUISIANE.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 18 février:

L'homme, dit un Livre fort sage, ne vit pas seulement de politique, à moins qu'il ne soit politicien.

Or, parlons du champ et des choses du champ, puisque nous sommes en février, et que si février, pour la Nouvelle-Orléans, est le dernier mois de la saison théâtrale, il est pour l'agriculteur louisianais un des mois les plus importants de l'année.

On laboure et l'on plante en février, et quand le temps est beau, les charrues, les pelles, les pioches et les hommes sont à l'œuvre.

Au reste, malgré un temps assez peu favorable, il y a déjà bonne besogne faite autour de nous.

Nombre d'arpents de cannes, comme on dit, sont déjà plantés. Car il ne faut point se décourager, et l'industrie sucrière, espérons-le, triomphera de ses ennemis.

Mais, comme l'année précédente, selon l'énergique expression de chez nous, *forçons sur le maïs*.

Nous en sommes nous mal trouvés? Avons-nous en tort de nous délivrer du trium quo en vigueur d'au moins un demi-cent, la récolte de cette habitation rapporte aussi $12,000 de plus.

—Le dernier meeting du club des Fermiers, à Baton Rouge, a voté la résolution suivante:

"Attendu que bien des personnes, dans notre paroisse, empiètent sur la voie publique, construisent des barrières sur la voie elle-même, y creusent des fossés—ce qui nuit considérablement à la circulation; il est résolu que notre président requerra le juri de police de lancer un avis ordonnant à ces personnes d'avoir à se conformer aux règlements adoptés."

—M. W. C. Redditt, natif de la Caroline du Nord et demeurant en Louisiane depuis soixante ans—en grande partie dans la paroisse Ouachita—est mort, le 9 février courant, dans la paroisse Lafayette, à la résidence de M. J. B. Grier. Quelques jours de plus, et il atteignait sa quatre-vingtième année. Sa fidèle compagne, sans enfants, lui survit et reste près de sa fille d'adoption, Mme Grier. Elle est entourée des sympathies de toute la population. Celui qui l'a accompagnée, toute la vie, n'est pas mort; il est allé l'attendre dans un meilleur monde.

—L'Exposition sous-tropicale de Floride, s'est ouverte, à Jacksonville, le mois dernier; elle doit durer jusqu'en mai. Elle attire toutes les attentions et a obtenu un véritable succès. La Floride est sous la même latitude et porte les mêmes fruits que nous. Tout Louisianais, pourrait en la parcourant, y puiser d'excellentes leçons, puisqu'elle a le même sol et le même climat que nous. Nos propriétaires d'orangeries, surtout, y trouveraient les enseignements pour améliorer leur culture, leur méthode de travailler, de transplanter, d'expédier pour le marché.

Ajoutons qu'on a commencé à y cultiver la canne sur une grande échelle. Les Floridiens peuvent apprendre de nous bien des choses, car nous avons, là-dessus, l'expérience qui leur manque.

—Il ne faut pas oublier que la Convention d'immigration est convoquée pour le 5 mars. Il est important que l'on s'y porte de toutes les paroisses, de toutes les localités de la Louisiane. Nous invitons donc toutes nos Sociétés agricoles, tous nos juris de police à envoyer de nombreuses délégations à la Nouvelle-Orléans. Tous ceux qui le peuvent, devraient apporter avec eux des spécimens des produits de notre sol, principalement de ceux qui viennent en hiver, alors que le reste de l'Union est couvert de neige et de glace.

## Une affaire obscure.

Un conflit est toujours en perspective—dit la *Liberté* du 4 février—entre la Suisse et l'Allemagne, au sujet d'une étrange découverte sur laquelle on ne jettera jamais trop de lumière. Dans la discussion, au Reichstag, de la nouvelle loi relative à la répression du socialisme, deux députés socialistes ont accusé formellement la police allemande d'entretenir des agents provocateurs sur le territoire helvétique, de préparer, par leur entremise, des complots révolutionnaires, et, par des envois d'argent et de dynamite, d'en déterminer l'exécution. Les accusateurs mettaient, en même temps, sous les yeux de leurs collègues, la preuve que l'argent sortait de la caisse de M. Krueger, directeur de la police à Berlin, et la dynamite de la fabrique impériale d'Opladen. C'était une lettre du chef de la police cantonale de Zurich, adressée aux deux députés et d'où il résultait qu'un événement fortuit avait permis au gouvernement fédéral d'acquérir la conviction et, ce qui est encore plus décisif, les preuves matérielles de la participation de la police berlinoise à la plupart des menées révolutionnaires en Suisse. Les agents provocateurs eux-mêmes avaient fait à la police zuricoise des aveux complets.

On imagine la stupeur du Reichstag et la colère de M. Puttkamer, qui voyait le coup terrible que ces révélations portaient à la loi en discussion, son œuvre. Le ministre de l'intérieur n'essaya pas de nier; cela eut été inutile. Il joua l'indignation. Contre le rôle inqualifiable de la police? Non pas, contre le procédé de la police suisse! M. Puttkamer déclara, en effet, qu'il demanderait au chancelier de réclamer, auprès du gouvernement fédéral, la punition du chef de la police de Zurich, pour les révélations abusives faites aux deux députés allemands.

On attend à Berne la note impériale; d'aucuns pensent qu'on l'attendra longtemps. On croit que M. de Bismarck sera plus prudent que ne l'a été son fougueux et naïf avisé collaborateur, et, vu les dispositions qui existent en Suisse, où les relations équivoques des autorités allemandes avec les révolutionnaires cosmopolites a soulevé l'irritation de tous, il y a lieu de penser que la chancellerie de Berlin n'aura garde d'entamer avec la Suisse une discussion qui ne se terminerait certainement pas à l'avantage de l'Allemagne. Nos informations nous permettent de dire que les autorités fédérales ne laisseraient pas échapper cette occasion unique de dévoiler tout à fait l'action occulte de certain gouvernement qui, d'une part, fomente en sourdemain l'agitation des révolutionnaires cosmopolites en Suisse et, de l'autre, dénonce à chaque instant la tolérance dont fait preuve la Suisse à l'égard de ces mêmes révolutionnaires!

Ce scandale est de ceux qu'on doit étouffer au plus vite lorsque, par malheur, il est trop tard pour empêcher qu'ils n'éclatent. M. de Bismarck se tairaa donc, de peur d'avoir une mauvaise affaire sur les bras. C'est grand dommage! Nous en aurions sans doute profité pour mettre en lumière quelques-uns de ses procédés. Nous en aurions sans doute profité pour le